

Les actions de ma "trentaine"

par Pierre Mathy

"A mon ami Roger Blanchard,
ancien résistant de la Nièvre. Août 1992".

Descente sur Tréfousse

Le 2 septembre 1944, la trentaine Mathy occupait le quartier Bautzen. Il s'agissait, pour nous, d'organiser la trentaine au point de vue armement, dans les plus brefs délais. Avec l'armement récupéré, la trentaine fut sur pied et elle attendait des ordres pour pouvoir agir le plus tôt possible.

Vers 13 heures, les hommes commençaient à s'impatienter et disaient: "Nous voulons en découdre". Vers 15 heures leurs désirs furent réalisés, deux voitures automobiles arrivèrent de Toul à toute vitesse avec l'ordre suivant : prendre place immédiatement dans ces véhicules et descendre vers Dommartin et Valcourt, "les "boches" tentaient de repasser la Moselle".

A ce moment-là, une voiture part sur Valcourt et l'autre sur Dommartin. Notre motocycliste part en même temps rechercher les Américains. Le reste de la trentaine, soit huit hommes, descendent à pied sur Dommartin, lorsqu'en arrivant à la Concentration, un agent de liaison arrive avec un pli ainsi conçu "Infiltration Tréfousse, faire nécessaire". Le chef de trentaine prend le commandement de ces huit hommes et part vers Tréfousse. Arrivés à Tréfousse au pont du canal, des civils nous préviennent qu'une pièce de mitrailleuse est installée au pied de la maison blanche qui se trouve sur la berge du canal, côté opposé. Le chef de trentaine

prend la décision de patrouiller sur la berge du canal, côté Saint-Mansuy, en prenant toutes les précautions nécessaires. Dépassant la maison blanche, nous recevons des coups de feu auxquels nous répondons. Ne pouvant pas franchir le canal, le chef de trentaine décide de revenir en arrière pour traverser le pont et prendre les "boches" de flanc. Arrivés au pont, nous tombons sur la trentaine de l'adjudant Lesprit de Colombey. Nous décidons, ensemble, de prendre position à la maison du jardinier où il est impossible de progresser plus avant. Nous commençons à monter un plan d'attaque, lorsqu'un agent de liaison vient nous prévenir de ne pas bouger et d'attendre les Américains qui, eux, entre temps, sont revenus à Toul. Cinq minutes se passent et trois voitures américaines, dont une auto-canon, arrivent à toute vitesse. Nous leur indiquons l'emplacement de la mitrailleuse "boche", mais ils se mettent en batterie et tirent un obus sur la dite pièce. Les "boches" se sauvent dans les endroits boisés des parcs où ils sont pris sous le feu de nos fusils et armes automatiques. Les "boches" ripostent, les balles sifflent de part et d'autre pendant un moment. Les Américains balayent le terrain avec leurs mitrailleuses et mortiers, les Allemands ne réagissent plus. Nous restons quand même sur place jusqu'à 21 heures et recevons l'ordre de joindre notre cantonnement.

Le 4 septembre après-midi, nous recevons l'ordre de nous porter sur

Dommartin. Nous franchissons le pont et sommes ravitaillés en passant par les habitants. Nous repartons, au bout de quelques minutes, en prenant la route de la caserne du Luxembourg. Arrivés en haut de Dommartin, nous nous mettons en rapport avec un officier américain qui nous dit de ne pas aller plus loin car les "boches" sont encore là. Au même moment, les Américains font deux prisonniers et ceux-ci, en apercevant les F.F.I., pâlisent. Le chef de trentaine, avec l'officier américain, organise la position des avant-postes. Nos braves F.F.I. sont donc incorporés avec les Américains "c'est-à-dire un américain et un F.F.I. veillent pendant que les autres se reposent".

Nombreux sont les petits postes qui sont montés de cette façon, et on peut être tranquille, les "boches" n'oseront certainement pas revenir. Pendant la nuit, des éléments civils viennent nous apporter des victuailles mais n'ont pas le droit d'aller aux avant-postes; cependant, de dévoués F.F.I. font le tour du secteur et chacun reçoit sa petite ration. Le lendemain, à l'aube, un lieutenant américain demande quelques F.F.I. pour aller chercher des blessés "boches" pendant qu'un autre groupe ramasse les armes des "boches" qui ont été tués. Dans la matinée, départ pour Villey-le-Sec, arrêt à la caserne du Luxembourg pour quelques heures et casse-croûte. Reprise de la marche en avant dans les bois et nous sommes reçus par des rafales d'obus.

Nous n'en continuons pas moins notre chemin et nous nous remettons en liaison avec le même officier qu'à Dommartin.

Après nouvelle entente avec cet officier, reprise des avant-postes. Les F.F.I. sont placés dans les intervalles; la liaison est assurée d'une façon parfaite. Les "boches" nous envoient, de temps en temps, quelques rafales de 77 ou 88 fuyants qui coupent simplement des branches au-dessus de nos têtes. Néanmoins, plusieurs soldats américains sont blessés. Nous restons pendant trois jours avec les Américains, mais nous, F.F.I., nous rencontrons quelques difficultés. Au point de vue ravitaillement nous sommes au même point que les Américains, mais au point de vue effets, "néant". Il pleut sans discontinuer et, bientôt, nous sommes trempés jusqu'aux os.

Après entente avec l'officier américain qui nous certifie qu'il n'y a pas d'attaque prévue pour le moment, nous redescendons à Toul pour nous changer et nous munir de couvertures et puis, nous devons remonter à Villey-le-Sec, le plus tôt possible, ce qui n'eut pas lieu du fait que nous avons été obligés de nous diriger sur Pierre-la-Treiche.

ECROUVES, le 27 septembre 1945

1°) En juin 1940, un camp de prisonniers français a été constitué près de chez moi (au polygone du 15^{ème} génie). Avec mon père, je participais au ravitaillement de certains d'entre eux et leur passais des papiers pour leur libération. Un jour que mon père se trouvait dans le jardin, il entendit appeler de l'autre côté du grillage : c'étaient cinq prisonniers français qui venaient de s'échapper d'un train. Nous leur avons donné des effets civils, du ravitaillement en leur indiquant la route à suivre; cet endroit se trouvait à trois cents mètres d'un mirador allemand.

2°) Début août, je revenais de

Montauban chercher mes enfants quand, à Revigny, le contrôle allemand nous fit descendre du train, nous laissant sur le quai. Cinq ou six femmes de prisonniers qui étaient dans mon compartiment pendant le voyage se trouvèrent bloquées à Revigny et me demandèrent de passer des papiers et de l'argent à leurs maris qui se trouvaient prisonniers près de chez moi. Le lendemain, trompant le contrôle allemand, je fis route à pied et arrivai chez moi, le même soir. La surveillance allemande s'étant renforcée et ne pouvant plus approcher du camp, je réussis, néanmoins, à pénétrer dans le camp pour demander un docteur français pour, soignant, soigner un de mes enfants. Arrivés à la maison, je le mis au courant de ma mission; il accepta volontiers et put remettre les papiers et l'argent en mains propres. Depuis ce jour, je continuai, en accord avec le docteur, à rendre plusieurs services de ce genre.

3°) Quelque temps plus tard, le camp fut transporté ailleurs; juste deux prisonniers restaient pour s'occuper du château d'eau. Un jour, ils voulurent s'évader; je leur procurai des effets et gardai leurs affaires en dépôt. Leur nom était: Jean Parieux et Nicolas Mitrelof.

4°) En août 1942, je reçus la visite d'un ami, l'adjudant Gras Henri, du 16^{ème} BCP reformé à Limoges. Il avait, comme mission, l'expédition du contenu de la Salle d'honneur du 16^{ème}, qui se trouvait dans l'ancien appartement de l'ex-commandant Waringen du 16^{ème}, à cette date lieutenant-colonel du 155^{ème} Régiment d'Infanterie Alpine. Après avis de plusieurs amis du lieutenant-colonel Waringen qui me déconseillaient cette expédition, je lui demandai de retourner à Limoges voir le colonel et de dire que je me mettais à sa disposition pour faire le nécessaire. Quelques jours plus tard, je reçus un télégramme du colonel Waringen ainsi conçu : "Monsieur Waringen vous charge expédition mobilier et souvenirs salle d'honneur 16^{ème}, chef de gare tient ce jour wagon à votre disposition.

Signé: Remonter" et deux jours plus tard, cette carte : "2.9.1942 : *Mon cher Ami, je vous remercie de vouloir bien vous charger d'expédier à Limoges les souvenirs de la salle d'honneur du 16^{ème} BCP que j'ai laissés dans mon appartement actuellement occupé par le commandant Pierre, 7 rue Saint-Vast. Je vous demande de vouloir bien le faire et de forcer, s'il le faut, la volonté du commandant Pierre qui se trouve très timoré. Je vous donne toute latitude pour décider et agir et vos frais vous seront naturellement remboursés. Le chef de gare de Toul doit tenir un wagon prêt à dater du 8 septembre. Vous seriez encore un chasseur en vous dévouant ainsi, à nouveau, et je vous en remercie. Tout le monde compte sur vous et le 16^{ème} vous remercie. Signé Waringen".*

Sur ce, je me rendis chez le commandant Pierre pour emballer soigneusement les armes. Ensuite, je fis venir la maison Rollin pour emballer le reste et faire l'expédition du wagon, ce que je fis pour éviter tout soupçon, à l'adresse de Monsieur Gras Henri, 22 rue du Beau-Puits à Limoges.

Quelque temps après, je reçus cette carte : "18.9.1942 : *Mon Cher Ami, un coup de téléphone de Limoges m'annonce que le wagon est arrivé en bon état et tout le monde est heureux. Mercredi prochain, j'y serai en assistant à l'inauguration de la salle d'honneur. Je vous remercie de tout coeur pour le gros service que vous avez rendu aux Chasseurs, sans vous nous n'en serions pas sortis. Mes amitiés à tous les anciens Chasseurs de Toul. Amicalement, Waringen".*

5°) En 1942, nous cherchions un groupe de camarades pour organiser un groupe de résistance, quand, dans les mêmes moments, un de ceux-ci, Fernand My, fut mis en relation avec le groupe "Lorraine" de Nancy. Dès ce jour, nous commençons à former les sections et faisons les réunions, tantôt chez My, tantôt chez moi, et même dans le clocher

d'Ecrouves. Nous désignons les chefs et sous chefs de section qui sont : My Fernand et Frocot Hubert, commandant de compagnie Kimmel, Dourche, Petit, Lehareinger, Lescure, Sergent, Poitier, Convard, Mathy, chefs de section et sous-chefs. Dès ce moment-là, nous recueillons des prisonniers évadés et faisons de faux papiers pour les réfractaires, organisons un maquis à Blénod (qui fut vendu par un jeune maquisard qui en était parti au bout de quelques jours). Dès ce moment, les arrestations commencent. Le maquis est pris et, en décembre 1943, ce fut le tour de My Fernand, Petit Albert et Sergent. Celui-ci est relâché au bout de quelques jours, ce qui nous fit supposer qu'il avait parlé car, en janvier 1944, ce fut le tour de Flamment Michel, de Frocot Hubert et de David Hochev, lequel fut fusillé. My Fernand réussit à s'évader de Charles III avec quatre camarades de Verdun, début février. Il me fit prévenir aussitôt. Je lui fis de faux papiers et lui portai du ravitaillement au Café de la Paix à Jarville où ils étaient camouflés. Quelques jours plus tard, je l'emmenai dans une ferme à Thélod. De là, il rejoignit, plus tard, le maquis 15. Quant à Frocot, Petit et Flamment, ils furent déportés dans des camps en Allemagne, Dachau et Buchenwald. Depuis, nous sommes sans nouvelles de Flamment.

6°) Le 26 septembre 1943, revenant, avec My, d'une entrevue avec Pierre Lunot, dit "Le Frisé", à Nancy, un aviateur anglais, John Robert, capitaine, nous est signalé au barrage de Valcourt. Celui-ci se trouvait, en effet, chez Lureau, baragiste qui le ramena à la nuit, avec l'aide de Convard, chez My où il resta quelques jours, et vint passer une journée chez moi. Sur les conseils de Mademoiselle Petit, nous allons voir Madame Kricq, dite "Régina", qui, quelques jours plus tard le fit passer en Suisse.

Vers le 15 octobre, nous apprenons que deux "forteresses" sont tombées dans la région, une à Essey, l'autre à Thiaucourt. Ne connaissant aucun résis-

tant dans cette région et après entrevue de My, Frocot et moi, nous décidons de partir, tous deux Frocot, aux renseignements. Aussitôt, je vais trouver Vrot qui avait un gazo; nous avons à établir une filière. C'est ainsi que nous faisons la connaissance de Monsieur Thiébault et de l'abbé Ledun, tous deux d'Essey, ainsi que d'un ami de Frocot, gendarme à Thiaucourt. Le lendemain matin, vers 10 heures, un coup de téléphone de Thiébault m'annonce qu'il m'a trouvé un "sac de carottes", le sergent-radio Douglas Mac Chendon, américain; Vrot étant absent, je l'adresse à Lescure et nous allons le chercher chez Monsieur Clément à Rambucourt; nous le ramenons et, comme il était blessé à la cuisse, d'une balle, nous le laissons chez My afin de le rapprocher du docteur. Sitôt arrivés, je téléphone au docteur Schmidt qui se trouve dans l'obligation de l'emmener chez lui, afin de l'opérer avec l'aide du chirurgien Rothan. Quelques jours plus tard, il est emmené en Suisse par Régina.

7°) Le 25 octobre, un nouveau coup de téléphone de Thiébault m'indique, cette fois, un "petit cochon" à chercher, John Chandler, lieutenant pilote américain. Aussitôt, je pars avec un ami qui était à la maison Martignon de Mars-la-Tour; nous le cherchons chez Jaunin Griaque à Ramycourt, nous le ramenons à la maison d'où, quelques jours plus tard, Régina l'emmena en Suisse.

8°) Début novembre, Régina étant partie convoyer un Américain, sa fille m'amena un prisonnier russe évadé qui s'était présenté chez elle; il resta quelques jours chez My, et Régina le passa en Suisse. Il veut partir car, dit-il, c'est trop de risques pour ma famille. Ma femme arrive enfin à le convaincre qu'à pied, d'ici Paris, c'est impossible pour lui. Elle le restaure et le fait coucher. Quand, rentrant très tard, j'apprends cet incident, tout de suite je pense à un guet-apens de la Gestapo. Le lendemain matin, sitôt on se contacte, je me rends compte que c'est bien un Anglais. La veille au soir, ma

femme ayant prévenu Vrot, nous l'emmenons tous deux chez Durand à Foug où il reste quelques jours et revient à la maison.

C'est ainsi que le 6 juin, ayant reçu le message par radio de faire sauter la voie Paris-Strasbourg, Williams nous aide à préparer les plastics ainsi que ma femme, et veut nous accompagner mais, vu son accent, nous l'en dissuadons. Nous partons donc, Vrot Jean, Lescure Joseph, Cabaret, Lehareinger et moi. La circulation des trains étant ralentie, de 22 heures à 3 heures du matin, il n'y a aucun passage de train, sauf l'express de une heure du matin dont nous attendons le passage pour poser les plastics. A 3 heures, nous sommes prêts à aller rechercher nos explosifs pour épargner le train civil de 4 heures quand, tout à coup, nous voyons un train d'essence qui monte...alors la voie saute. A notre retour, Williams est heureux de nous féliciter.

Quelques jours après, Williams est emmené chez Didelot, ferme de Renard Moulin, qu'il quitte par la suite pour aller chez Monsieur Grégoire, vétérinaire à Toul. Fin juin, le capitaine Chipot nous fait chercher deux aviateurs chez Didelot pour les amener chez Dourche à Toul, il s'agit de Daniel E. Climbar et Benjamin R. Norris. Celui-ci ayant une forte coqueluche, le docteur Schmidt vient le soigner et me le ramène à la maison. Dourche se croyant surveillé par la Gestapo, il reste à la maison quelques jours puis redescend chez Dourche en plein midi. Nous allons ensemble à la pêche; Benjamin, bien tranquille et pêchant, se voit interpellé par une sentinelle "boche" qui gardait un pont à proximité. Benjamin ne perd pas le nord et lui fait signe de se taire, de ne pas faire de bruit (le poisson mord); voyant la scène, Dourche et moi arrivons et parlons au "boche" pour détourner son attention. Par la suite, ils vont passer six semaines chez Poitier à Lucey, puis reviennent à la maison où je les fais rester dans mon verger pour que les "boches", qui sont dans le polygone,

ne viennent pas me voler mes mirabelles.

Courant juin, voulant faire sauter un train d'essence, je repère le pont du Thiaucourt qui n'était pas gardé, pour jeter, de celui-ci, mes explosifs sur le train. Nous partons donc le 23 au soir, Vrot Jean et moi, pour passer la nuit à proximité de ce pont et guetter le train. Arrivés là, nous nous cachons dans un buisson de saules derrière un remblai du chemin de fer. Nous sommes à peine arrivés que nous entendons causer en allemand de l'autre côté du remblai. Au bout de trois quarts d'heure environ, Vrot rampe au-dessus du talus pour voir ce qui se passe ; il aperçoit cinq "boches" armés de mitraillettes et qui se trouvent à environ à trente mètres de nous. Voyant que le pont est gardé, nous décidons de repartir. Il nous faut passer à découvert; nous passons, en rampant, et nous sommes obligés de revenir guetter le train dans la journée. Le dimanche suivant, nous passons la journée à proximité du pont mais aucun train d'essence ne monte. Comme il y a des trains de troupes pleins de gars, le lendemain 16 juin, nous partons faire un sabotage sur la voie Paris-Strasbourg, Vrot Jean, Cabaret, Lehareinger et moi. Cette fois, nous réussissons sur un train de S. S. et de munitions (ce sabotage fut cité à la radio de Londres).

Début novembre, un nouveau coup de téléphone de l'abbé Ledun nous annonce un "sac de pommes de terre". Je pars avec Vrot fils. L'abbé Ledun nous emmène à Flaire d'où nous apprenons le départ, depuis un demi-heure, de notre aviateur pour Nancy. Quelques jours plus tard, Régina nous signale un commandant camouflé dans le bois aux environs de Saint-Mihiel et Verdun. Aussitôt, nous partons, Martignon, Vrot, Frocot, Gahon et moi. Après de vaines recherches, Fernand My reçoit deux Australiens, Hunter Lt., A. L. F. et Chinchin Geoffrey Talbot Flight Lt. pour lesquels je fournis du ravitaillement. Emménés quelques jours plus tard en Suisse par Régina ainsi qu'un réfractaire français. Dans ces mêmes

moments, les arrestations dont j'ai parlé avant, commencent.

9°) Début février 1944, Thiébault me téléphone : un nouveau "sac de carottes" chez Simon à Broussey, David Varicht, Boseter, Warrant of Australia que je vais chercher avec Vrot et ramène à la maison où il reste quinze jours à cause de l'absence de Régina. Pour lui faire prendre l'air, je l'emmène un dimanche en vélo au terrain d'aviation avec mes enfants et un neveu réfractaire que je camouflais et, le soir, nous l'emmenons au cinéma où il a la surprise d'être placé près d'un "boche". Un jour, se trouvant parmi nous à la cuisine, un sous-officier "boche" s'y infiltre pour chercher après la serveuse, nous serre la main ainsi qu'à lui en lui offrant une cigarette, étant bien loin de se douter à qui il s'adressait. Puis Régina rentre et le passe en Suisse.

10°) Fin avril, l'abbé Rousselot m'appelle par téléphone, pour faire mettre en relation avec Petit René de Sanzey, trois aviateurs qui se trouvent chez Monsieur Ducloux, garde forestier à Sanzey (Walter B. Mabe, Robert W. Bechtel, Samuel Deutch, Américains blessés et soignés par le docteur Schmidt). Régina venait de me mettre en garde contre la Gestapo qui était sur la piste de trois Américains. Lescur, Convard et moi allons les chercher et les ramenons chez Antoine à Foug. Des bruits courant dans Foug, Convard, en mon absence, se trouve dans l'obligation de les ramener, la nuit, à pied, chez Baron à Toul. La famille Baron devant s'absenter quelques jours plus tard, afin de les ramener à la maison, car au même moment j'étais appelé à Laneuveville-derrière-Foug pour chercher avec Vrot fils, John A. Chalot, pilote de chasse, John P. Hansan, Américains qui se trouvaient chez Madame Aubry, tabac à Laneuveville. John Chalot s'étant trouvé dans l'obligation d'abandonner un de ses camarades ayant mal aux pieds à Braque près de Fresnes-en-Woëvre, ne pouvant rouler le dimanche ni le 1^{er} mai, le 2, nous

partons à sa recherche, John, Vrot et moi. Après bien des recherches, nous trouvons sa piste mais sans résultats, les "boches" ayant cerné et perquisitionné deux pays voisins; nos cinq gaillards se trouvant réunis dans ma salle à manger, se racontant leurs histoires, nous avions bien du mal à leur faire baisser la voix, une cloison vitrée les séparant seulement de la salle du café où les "boches" venaient boire. Quelques jours plus tard, les trois premiers furent dirigés chez Monsieur Durif à Toul et les deux autres chez Durand à Foug. Régina ayant été absente un bon moment; Vrot les emmena un moment plus tard à Vaucouleurs d'où ils devaient partir pour l'Espagne. Quelque temps après, la famille Ducloux fut déportée en Allemagne, Madame Ducloux n'est pas rentrée.

Vers le 10 mai, le docteur Schmidt vint me trouver avec un Lorrain de Forbach qui désertait l'armée allemande; je le gardai une dizaine de jours chez moi et Régina le passa en Suisse. Ce fut la dernière fois que j'eus l'occasion de travailler avec elle; le 5 juin elle était tuée en passant la frontière suisse.

11°) Le 28 mai, un individu entre dans la salle du café en demandant à manger à ma mère, en bon français. Elle va trouver ma femme en lui disant qu'un client de mauvaise mine avait le même accent que John Robert, qui parlait très bien le français, et croit deviner un Américain. Aussitôt, ma femme le questionne et apprend, après bien du mal, que c'est un officier infirmier, Williams Chester, Anglais évadé d'Allemagne qui se rendait à Paris chez un de ses amis, prisonnier évadé de son camp.

Un jour, Chipot me fait mettre en relation avec le chef de gare de Domgermain pour faire sauter la prise d'eau : le chef de gare me dit que c'était impossible pour l'instant et qu'un train d'essence étant en gare depuis deux jours, la voie était fortement gardée. C'est alors que je lui communiquai l'idée de faire sauter le

train en mettant un plastic à chaque bout, lorsqu'il serait sur le point de démarrer. C'est ainsi qu'il sauta en gare de Neufchâteau.

12°) Le 12 juillet, Chipot me demande de faire un sabotage le 14. Il me met en relation avec deux cheminots : ceux-ci m'indiquent un passage par le collecteur d'eau. Vers 14 heures, nous partons donc, Vrot Jean, Lehareinger, Poitier et moi. Nous retrouvons les deux cheminots, Lyesse et Weber, dans un petit bois à proximité du collecteur. Là, la tâche est difficile. Il s'agit de faire un trajet de 400 mètres aller et autant pour le retour, dans un collecteur d'une hauteur d'environ 80 centimètres et de la largeur d'un homme, dans lequel s'écoulaient 40 centimètres d'une eau marécageuse et glaciale. Nous partons à trois dans le collecteur pendant que les trois autres font le guet avec des mitraillettes. Vers 17 heures, nous sortons enfin dans un état méconnaissable, déchirés et couverts de vase. Nous rentrons à la maison et, vers 18 heures 45, nous apprenons avec joie qu'un train vient de sauter dans le tunnel: 72 wagons ont déraillé, dont 37 couchés, la voie est arrachée sur une longueur de 300 mètres.

13°) Le 18 juillet, sur un ordre de Chipot, nous partons, Vrot Jean, Lehareinger, Poitier et moi pour couper le câble souterrain téléphonique Paris-Strasbourg. Nous creusons la route sur une profondeur de 70 centimètres. Les renseignements n'étant pas exacts, nous ne trouvons pas le câble.

Le 22, avec de nouveaux plans fournis à Chipot par les P.T.T. nous repartons pour renouveler l'opération... Vers 22 heures, arrivés de l'autre côté de Grandménil, nous nous arrêtons pour cacher nos vélos quand, au même instant, nous apercevons, au loin, une lumière; nous pensons à quelques civils attardés et attendons qu'ils passent. Quand, tout à coup, notre surprise est grande en reconnaissant une patrouille de "boches", compo-

sée de douze cyclistes et d'un chien loup. Un commandement "Halt !" retentit; la patrouille nous encercle. Poitier et moi nous trouvons à quelques mètres en avant de nos deux camarades, nous enfourchons nos vélos et passons à travers la patrouille. Notre but était de gagner quelque distance afin de pouvoir monter la mitraillette que Poitier avait dans son sac. La patrouille, surprise de notre départ, ne réagit pas. Nous gagnons un bouquet d'arbres qui se trouvait à deux cents mètres. Sur le moment, nous pensons revenir dégager nos camarades, mais réflexion faite, Vrot n'ayant rien sur lui et Lehareinger ayant une carte de police allemande, nous décidons de rentrer à la maison car il nous était impossible, avec une seule mitraillette, de nous attaquer à une si forte patrouille. Nous comptons bien les retrouver à la maison, mais, après les avoir attendus jusqu'à 4 heures du matin, nous camouflons des effets américains et tout ce qui était compromettant, plus ou moins bien camouflé jusqu'alors. Ma femme me conseille, alors, de partir mais je refuse, ayant l'exemple de Frocot dont ils avaient arrêté la femme à sa place. C'est alors que ma femme dit : "S'ils m'arrêtent, je ne risque pas d'être fusillée, quant à toi tu n'y coupes pas".

A ce moment, Poitier part aux renseignements, quand il voit arriver les deux autres à vélo; notre joie est grande et nous nous embrassons tous les quatre. Alors ils nous racontent leur histoire. La patrouille arrive sur eux, mitraillette braquée et fouille Vrot qui n'avait rien. Le sous-officier "boche" essaye d'ouvrir les sacoches de Lehareinger dans lesquelles il y avait une mitraillette. N'y parvenant pas, il demande en français "Qu'est-ce que c'est ?"; Lehareinger sort son revolver, le pose sur sa selle de vélo et lui répond "Voilà ce que c'est, Polizei". Le "boche", surpris, lâche les sacoches, Lehareinger sort alors sa carte de police, sa lampe électrique et la fait lire au sous-officier. Celui-ci salue en lui répondant : "Guter Franzose" puis leur donne la voie libre. Vrot propose, alors, d'emmener les

armes chez son oncle à Foug et de revenir chez moi, mais celui-ci ne les laisse pas repartir et les fait coucher chez lui. C'est ainsi que nous nous retrouvons, à 6 heures du matin. A 11 heures, Chipot vient aux renseignements; nous décidons de recommencer le lendemain au pont de Dommartin. Le 24 au soir, nous partons, Vrot, Poitier et moi coucher sous un buisson dans les remparts de Toul. A 3 heures du matin, Chipot et Lehareinger viennent nous retrouver, nous posons des explosifs et partons. A 4 heures, le câble saute.

14°) Quelques jours plus tard, sur les ordres de Chipot, nous allons avec les voitures de Vrot et Drouot Pierre accompagnés de René Petit, chercher environ 800 litres d'essence "boche" à Flirey. Le 8 août, je reçois un pli de Chipot désignant Vrot Jean, Vrot Marcel, chauffeur, et moi, pour aller chercher des chaussures dans une usine à Nancy. Poitier insiste pour venir. Le 10 août, nous partons tous les quatre pour Nancy où nous devons retrouver deux autres camarades place Thiers, avec comme signe de ralliement, un bouquet au pare-brise de la voiture. En arrivant au lieu-dit Champ-le-Boeuf, une vingtaine de G/M/R... nous contrôle par une alerte, nous ne pouvons opérer le matin. A 14 heures, accompagnés des autres camarades, nous arrivons au magasin où, sous la menace des revolvers, nous chargeons cinq caisses de brodequins (336 paires) appartenant à la milice et à la Gestapo. Ces brodequins sont ramenés à Toul. Vers le 26 août, alors que ma femme était avec deux Américains à la cuisine, je vis trois miliciens descendre dans la cour : je courus la prévenir et elle arriva à les faire sauter à temps par la fenêtre.

Fin août, sur l'ordre de Chipot, nous nous rendons, Vrot et moi, chez Picard Maurice à Varnéville pour chercher cinq Anglais, mais, de là, il nous faut aller les chercher dans le maquis au-dessus d'Apremont : Georges Dubois, H. Jeffreyss, Ellison Pattison Pile, Debry,

Williams, Canadiens et Anglais ; trois sont encore en tenue. Nous passons parmi les convois allemands jusque Toul d'où ils sont partis, quelques jours plus tard, pour le maquis de Blénod.

15°) Le 31 août, je signale à Chipot quatre pièces antichars se trouvant en position entre Ecouves et Foug. Il me donne l'ordre de me porter avec ma trentaine à proximité de ces pièces et de les attaquer à l'arrivée des Américains. Je pars en reconnaissance l'après-midi avec Gahon Robert, avec un panier et un croc, comme si nous allions aux pommes de terre. Nous sommes arrêtés par une sentinelle allemande qui nous contrôle et nous emmène au P.C. qui se trouve en haut de la côte. Là, questionnés par un sous-officier pendant une heure environ, nous nous défendons en disant que nous allons aux pommes de terre pour les femmes et les enfants qui sont dans les caves. Il parle de nous amener dans le fort

et nous craignons bien que notre repérage ne serve à rien. Mais il décide de nous lâcher, la sentinelle nous accompagne un moment et nous quitte. C'est à ce moment que les "boches" ouvrent sur nous un feu nourri. Nous courons vers le village et passons à proximité de la quatrième pièce qui nous tire dessus par un autre côté. Nous sommes pris entre deux feux, les uns se trouvant à notre gauche, légèrement en arrière et les autres à notre droite et légèrement en avant. Les balles font sauter la terre à nos pieds; après une course d'au moins 800 mètres, nous arrivons au pays. Gahon s'infiltré dans une maison et se cache dans le foin quant à moi, arrivant dans une rue du pays, poursuivi par un "boche", un habitant (Monsieur Bardin) me fait rentrer chez lui. Je change alors de veste et repars par les jardins d'où je rentre à la maison. Le "boche" ayant perdu ma trace, lance une grenade dans la première porte qu'il trouve. La grenade rebondit et éclate sur

la route, blessant le "boche" au menton. Nous apprenons, le soir, que deux autres "boches" sont blessés par les balles qui nous étaient destinées. Dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre, les "boches" s'en vont et se replient derrière la Moselle.

L'après-midi, ils attaquent et c'est alors les combats de la libération de Toul où je participe avec ma trentaine. Mon père fut tué en la ravitaillant. Celui-ci m'avait toujours servi d'agent de liaison dans la clandestinité. Aux mois d'août et novembre 1943, j'ai subi deux perquisitions par les Allemands. Je ne puis détailler les prisonniers passés à la maison auxquels j'ai fait des faux papiers et que j'ai hébergés ainsi que de nombreux réfractaires, ayant personnellement de faux cachets au cas où ils seraient inquiétés. Parmi bien d'autres, en février 44, il nous est arrivé cinq prisonniers ayant les pieds gelés; Convard m'a aidé à les héberger et le docteur Schmidt les a soignés.



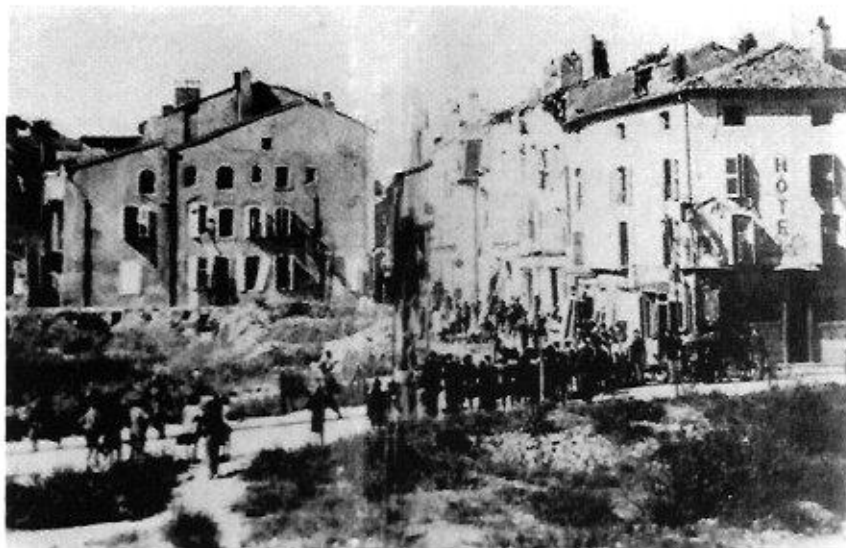
**Le pont sur la Moselle,
entre Valcourt et Chaudeney.**



**Franchissement de la Moselle
par les Américains,
le 7 septembre 1944**



**Char Sherman M4A4,
le "Women Wakers", au
carrefour de la Porte Moselle**



A l'angle de la rue Carnot
et de la rue Gambetta.



Dévastations
rue Jeanne d'Arc.



Un halftrack M16 du 42^{ème}
Squadron du 2^{ème} Groupe de
Reconnaissance US.